

LE PÈRE PEINARD

Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS France	Un an	6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Etranger	Un an	8
	Six mois	3			Six mois	4
	Trois mois	1 50			Trois mois	2

L'EXPLOITATION DES CRIMES PAR LES DIRIGEANTS

GARE AUX CAFARDS ENRAGÉS



Le beau crime!

Les jean-foutre de la haute la connaissent dans les coins.
Ces sacrés fils-de-soie savent y faire pour emberlificoter le populo et lui servir des étrons de chien en guise de pralines! Ils ont plus d'une malice dans leur sac à crapuleries pour le tournebouler et lui faire oublier sa mistoufle.
Mais, l'amusette populaire par excellence, c'est un BEAU CRIME.
Quand Badingue sentit son impériale znoise-percée branler sur ses quilles, on seavil Tropmanu au populo.
Ca fut du délire, nom de dieu!
Le crime de Panfin fut foutu à toutes les sauces : en images d'Epinal, en complaintes, en dioramas.
Le montage de coup fut même tellement carabiné que quantité de bons bougres doutèrent de la réalité de Tropmann et de

ses victimes : on prit ce crime pour un coup de chiquet impérial, inventé de toutes pièces pour désorienter et détraquer le populo.
Les successeurs de Badingue n'ont pas perdu la tradition. Pour être républicains, les gouvernants qui, depuis un quart de siècle nous tiennent sous leur coupe, n'en sont pas moins une rude bande de fripouilles.
Aussi, les sacripants ne ratent-ils jamais l'occase de nous fiche dans les guibolles quelque idiotie amusette qui nous passionne, nous emballe et nous fait oublier que les patrons sont de fieffés voleurs et les gouvernants des chenapans de première marque.
Cette semaine encore, pour n'en pas perdre l'habitude, les dirigeants nous ont servi le joujou traditionnel : le BEAU CRIME!
C'est Carrara, l'imitateur de Lacenaire, le surineur d'un garçon de banque, qui a été le lapin de ce civet macabre.
—o—
Les garçons de banque, coffres-forts ambulants, sont des vivantes provocations au vol et au meurtre.
Dans une société où l'or est le talisman que tous ont le dada de conquérir et où, grâce au mauvais alignement social, il n'y a qu'une faible minorité de grugeurs qui puissent en avoir les poches farcies, c'est vraiment imprudent d'étaler des garçons

de banque, à portée des déshérités de la fortune.
Carrara n'a pu résister à la provocation! Il a vu rouge, et s'est payé le coffre-fort ambulant que lui avait expédié la Banque de France...
C'est par excès d'honnêteté que le marchand de champignons s'est fait assassin : il était soucieux de faire honneur à ses affaires et tenait à être coté dans la brochette des commerçants solvables.
Et, avec ça, bon père de famille!
Comme le type l'a expliqué au juge instructionneur, le maquereautage légal ne l'offusquait pas : il laissait sa femme gourmandiner à ses aises, à une condition : c'est que ça aidât à faire bouillir la marmite!
Or, si sa pouffiasse de guenon n'avait pas cassé le morceau, Carrara serait encore un monsieur bien vu, bien noté... malgré les commérages des voisins.
Et il aurait ça de commun avec la plupart des escopains de la bourgeoisie : d'être une rude crapule, sous un hypocrite vernis d'honnêteté.
En effet, y a fichtre pas à tortiller : quand la richesse s'accumule dans les pattes croches d'un grigou, c'est parce que l'animal a fait quelque tour de charogne qu'il a attiré l'or à lui.
Car, de même que l'aimant attire le fer, la scélératesse des humains attire l'or.

Mais, mille pétards, je m'aperçois que je glisse sur la pente savonneuse; bibi aussise tout à jaspiner du BEAU CRIME.

Que j'arrête les frais, nom de dieu !
Y en a déjà de trop qui en jacassent sans que j'y mêle mon grain de sel.

J'en reviens donc à mes moutons :
J'ai expliqué, en commençant, que ces nom de dieu de crimes font le jeu des dirigeants : ces jean-foutre exploitent la curiosité populaire et, grâce aux journaliers, qui farcissent les pissotières de leurs quotidiens de récits et de détails aussi baroques que sensationnels, le populo ne songe plus à rien qu'au BEAU CRIME.

Les pauvres nigauds se précipitent sur leur quotidien comme un affamé sur un pain de quatre livres : ils lisent — ou mieux dévorent — les longues tartinades où le chieur d'encre a amoncelé les idioties les plus écœurantes ; ils s'émotionnent à la lecture de la hideuse mascarade maquillée par les roussins et les jugeurs, l'inévitable reconstitution du crime.

Et les couillons lisent tant et tant qu'ils en oublient leur triste sort !

Ils perdent de vue que le pain est bougrement chérot et la vache enragée plus commune que les biftecks aux pommes ;

Ils oublient que leurs patrons les exploitent jusqu'à la gauche, que les gouvernants les pillent et les oppriment à gogo.

Ils oublient tout, les pauvres bougres,
Tout pour le BEAU CRIME !

—o—

Ainsi, à l'heure actuelle, grâce à Carrara, l'affaire Dreyfus perd bougrement de son actualité ;

De même, toujours grâce au champignoniste, le Panama qui revenait sur l'eau, passe à peu près inaperçu.

Certes, l'affaire Dreyfus..., le Panama..., c'est rudement rasoir !

Mais, au moins, ces bassinoires ont une portée sociale :

L'affaire Dreyfus dépiote l'honneur militaire,

Le Panama nous étale la pourriture des dirigeants,

Ce qui a pour résultat de nous faire exécuter davantage la garce de société actuelle,

Et foutre, ça vaut bougrement mieux que de s'abrutir sur un quotidien pour apprendre si Carrara a rôti, bouilli ou enterré son garçon de banque.

Gare à la frocaille !

La frocaille est plus puissante que jamais, nom de dieu !

Elle est passée la saison où les opportunistes, pour amadouer le populo, bavaient en soudine : « Le cléricisme, c'est l'ennemi ! »

Aujourd'hui, cléricaux et opportunistes sont comme cul et chemise.

D'ailleurs, ce serait se foutre le doigt dans l'œil que d'imaginer les cafards comme des fossiles, incapables de se modifier selon les circonstances.

Que non pas ! Ces reptiles savent se gliser à toutes les nécessités, s'adapter à tous les milieux. Et la preuve, c'est que nous avons maintenant des républicains et des socialistes-crétins.

Et la fripouille papale, ce vieux crocodile de Léon XIII, pousse bougrement à la roue : il fait du plat à Félicie et à la clique républicaine et y aurait rien d'épatant à ce que, un de ces quatre matins, en guise de casque-à-mèche il se colle le bonnet phrygien sur sa pierre-à-l'huile.

Cette mue des chauves-souris raticchonnesques n'a rien de renversant : elle n'est que la mise en pratique des théories des jésuites. Le plan de ces scorpions est de se faufiler partout, pour semer leur venin, et tous les déguisements et les maquillages leur sont bons.

—o—

Certes, la puissance nouvelle de la clérica

aille a des côtés bougrement artificiels ; beaucoup de capitalistes se sont découverts farcis de piété, parce que la religion est un riche moyen d'exploitation.

Or, il est certain que dans les bagnes industriels où la piété est une condition formelle d'embauchage, le bigotisme des profos est une frime.

Ah, nom de dieu, s'il arrivait un coup de chambard, les pauvres gas ne seraient pas les derniers à entrer en danse et ils froteraient ferme les fesses aux abrutisseurs religieux.

On sait ça !
Pas moins, en attendant, la frocaille est en passe de faire de la France une sacrée capucinière.

Et on aura beau épiloguer, ce regain de cafardisme entrave, peu ou prou, la marche de la Sociale.

—o—

Au surplus, la nouvelle génération de bourgeoisillons, à qui dans les cafardières, on apprend le métier d'exploiteurs, ne rappelle que vaguement les petits jésuitillons d'autrefois.

C'est plus les empapaoutés vieux jeu, roulant leurs pouces, baissant les yeux et ayant acquis des allures femelle par une trop grande fréquentation des cotillons de la frocaille.

Aujourd'hui, les jésuites s'efforcent de viriliser les fils à papa : ils voudraient leur donner du biceps et leur enseignent à cogner.

C'est dur ! D'autant plus dur que ces merdillons ne sont pas bougrement terribles : c'est presque tous des fausse-couches, des astèques, des morceaux de salé, pourris avant d'être pondus.

Pour que ces mômes soient un brin costauds, il faut que la maman ait fait des queues à son mari avec quelque larbin ayant du sang rouge de prolo dans les veines.

Pas moins, l'éducation qu'on donne à ces morpions est un signe des temps.

Demain, ces bourgeoisillons voudront être les maîtres et ils auront la prétention de mener le populo à coups de triques.

Déjà, quoique encore dans les écoles, ils se révèlent d'une intolérance carabinée.

On l'a vu à Angers, samedi dernier.

Le camarade Janvion était allé dans ce patelin, faire une conférence, au bénéfice de l'École Libérale, sur *l'Enseignement d'aujourd'hui et l'Enseignement de demain*.

Pour la circonstance, les jésuites avaient mobilisé tous les bourgeoisillons de leurs cafardières : à l'ouverture de la réunion, deux cents étudiants crétins envahirent la salle, gourdin au poing et sifflets en poche.

Ils n'étaient là que pour faire du chahut !

A peine Janvion eut-il dit quatre paroles que le boucan commença.

Mais, nom de dieu, les merdillons des jésuitières trouvèrent à qui parler : y a des frangins râblés à Angers ! Des bons lieux des carrières s'étaient amenés qui jouèrent au bilboquet avec les fils à papa.

Un moment, il fut question de les déculotter un à un et de leur foutre la fessée ; mais les bons bougres ne donnèrent pas suite au projet, crainte de s'embrenner aux liquettes merdoyeuses des petits cafards.

Les morveux n'y ont rien perdu ! Ils ont été frictionnés d'importance.

En un clin d'œil, les bons bougres eurent débarrassé la salle.

Au dehors, sergots et roussins, — protecteurs de l'ordre bourgeois, — se mirent du côté des étudiants, fauteurs de trouble.

Dam, vous n'auriez pas voulu que cette racaille se trouve du bord du populo !

D'ailleurs, il en a cuit à la pestaille !

Après les morpions des jésuitières, les morchards ont trinqué, — et ferme, nom de dieu !

—o—

Le quart-d'œil a eu la loufoquerie d'arrêter Janvion.

Ça, c'est gondolant !

Voilà un bon lieu à qui une cabale coupe la chique, qu'on essaie d'assommer... et c'est lui que la police entoile.

C'était si idiot que, trois heures après on le remettait en liberté.

Tout ça, les camaros, doit nous faire ouvrir les mirettes.

Les jésuites sont des bêtes venimeuses qu'on n'extirpe pas facilement !

La Sainte Inquisition

L'Espagne nous donne un sacré échantillon de la mince valeur des promesses, des déclarations, protestations et autres boniments des crapules de la haute !

Après la crevaisson de son Canovas, la reine-prise de trouille, fit la câline et parla de pitié et de justice.

Cette sacrée poufiasse eut le culot de se proclamer la mère de tous les Espagnols, même des anarchos.

Garce de « mère », nom de dieu !

Aujourd'hui, toutes ces palabres sont oubliées, la poufiasse n'a plus le trac !

Et les inquisiteurs triomphent : de plus belle ils sont les maîtres de l'Espagne.

Le procès de Callis, qui vient de se dévider à Barcelone, a levé un coin du voile : jusqu'ici on pouvait supposer que les prisonniers de Montjuich avaient été torturés, à l'insu de tous, par quelques monstres humains du calibre des Portas et des Marzo.

Maintenant, y a pas d'illusion à se faire : les pratiques inquisitoriales étaient connues et approuvées par toute la chameaucratie espagnole.

Si les jugeurs civils, devant qui a comparu Callis, n'avaient pas été les complices des inquisiteurs modernes, ils n'auraient pas étouffé la voix des torturés ; ils auraient, au contraire, saisi cette occasion de faire la lumière, afin qu'il fut prouvé qu'ils n'ont pas prêté leur appui à l'Inquisition.

Au lieu d'agir ainsi, ces exécrables chats-fourrés ont fait des pieds et des pattes pour clouer le bec aux témoins et aux accusés et ils ne se sont montrés avenants et patelins que pour les tortureurs.

Il n'y a donc pas d'erreur : tous les matadors d'Espagne, jugeurs, richards, frocards et gouvernants ont mis un doigt dans l'Inquisition.

Tous y ont leur part de responsabilité !

Et c'est arrivé à un point : l'Inquisition semble une institution tellement indispensable aux grosses légumes d'Espagne, que l'inquisiteur Marzo, qui pose au Torquemada, a eu le cynisme de bavarder que :

« Dans un an les autos da fé se dresseront en public et le tribunal de la Sainte Inquisition sera rétabli en Espagne ! »

Dans un an !... Dans un an !...

—o—

Mais, nom de dieu, les tortureurs auront beau bâillonner leurs victimes, les murer dans les cachots et les souterrains de leurs prisons, ils n'étoufferont pas leurs malédictions.

Voici encore une babillarderie que les pauvres bougres claquemurés dans la prison de Barcelone ont réussi à faire passer :

AU PÈRE PEINARD

Prison de Barcelone, le 3 décembre 1897.

Hommes justes, jugez !

Le jugement concernant le procès fait au sujet d'un pétard qui éclata le 1^{er} septembre 1886 au *Fomento del Trabajo Nacional* vient d'être rendu : Francisco Callis est condamné aux travaux forcés à perpétuité et Manuel Enrique est acquitté.

Tous deux furent accusés par Tomas Aschieri, torturé et fusillé comme auteur forcé de l'attentat de la rue de Cambios, d'après le procès de Montjuich ; et quand il revenait sur ses fausses déclarations qu'on lui avait arraché, il était torturé à nouveau, ainsi que l'a fait constater un témoin devant le tribunal civil. Callis lui-même fut soumis aux tortures inquisitoriales pour le forcer à signer les déclarations qu'on lui présentait, écrites et préparées à l'avance, et dans lesquelles on le

faisait se déclarer responsable de l'attentat du *Fomento*.

Devant le tribunal civil, Callis a révélé les moyens employés pour obtenir son faux aveu, et il a affirmé son innocence et celle d'Enrique, qu'on lui donnait comme complice.

Le juge civil lui-même a constaté que l'aveu de Callis ne fut pas fait spontanément, mais on l'envoya à la maison pénitentiaire du Penon de la Gocera, où il y resta jusqu'au moment d'être amené à Barcelone pour le jugement. On ne lui donna ainsi pas le temps de se procurer les preuves dont il avait besoin. Tout ce qu'il put obtenir, — sur l'exigence de son défenseur, — ce fut la présentation des témoins qui affirmèrent les tortures infligées dans la forteresse de Montjuich, mais il ne put réunir les preuves de sa parfaite innocence, bien qu'il en ait fait la demande en temps opportun.

Le tribunal civil acquitta Enrique et condamna Callis, malgré que les deux aient été victimes de la même et inique accusation!

Jamais ne s'est vue, avec tant d'évidence, la foi accordée à des calomnies arrachées par la torture, ni le cynisme avec lequel s'affiche de nouveau l'inquisition dans l'Espagne actuelle. Tout le sang versé à flots pour la liberté par nos aïeux est resté stérile devant la volonté de la réaction moderne.

Devant le tribunal civil, ainsi que devant le tribunal militaire, on a dénoncé l'application de tortures qui, seules, sont plus que suffisantes pour annuler un procès basé sur les codes de justice qui régissent ces tribunaux. Et cependant on a condamné les torturés sans seulement faire un léger reproche aux bourreaux!

Il est vrai que ceux-ci ont nié, avec les réticences du mensonge, l'application des tortures et jusqu'à l'existence du cachot *no séro*, où se pratiquaient les tortures, sans préjudices d'autres endroits. Il est vrai aussi que le tribunal a refusé les confrontations que demandaient l'accusé et son avocat défenseur pour prouver la véracité de leurs affirmations.

Devant le tribunal civil, le juge militaire Marzo a déclaré que Callis ne portait aucune trace des tortures quand il était sous sa juridiction, et cependant, lors de l'instruction du procès de Montjuich, ce même juge militaire fit constater que Callis avait une cicatrice au front. Cette contradiction du dit juge militaire fut très remarquée; Callis et son défenseur demandèrent un examen médical pour faire constater l'existence des nombreuses cicatrices dont l'accusé a le corps et la face couverts.

Le tribunal refusa!

En outre, le tribunal fit espérer à Callis que vraie justice lui serait rendue s'il calmait son exaltation et si, dans sa défense, il taisait les tourments de Montjuich; puis, au dernier moment ce tribunal a prononcé un verdict qu'on ne pouvait attendre du tribunal le plus injuste.

Maintenant le lieutenant Portas peut croire réalisé le mot de : « Si tu meurs ici, avec un morceau de papier je paie tout !... » qu'il disait à ses victimes en torture lorsqu'il fabriquait les vingt-cinq *criminel*s du procès de Montjuich. De même le juge militaire, Marzo, qui disait : « Dans un an, les autos de fé se dresseront en public et le tribunal de la Sainte Inquisition sera rétabli en Espagne ! » On peut croire presque sa prédiction.

Le tribunal civil vient de leur donner raison ! Il ne nous reste plus, aujourd'hui, que le recours de cassation devant le tribunal suprême.... Mais ce n'est qu'une espérance qui s'évanouira devant la triste réalité, comme cela nous est arrivé dans le procès de Montjuich!

Les prouesses des nouveaux inquisiteurs se répéteront sans doute et jetteront encore une plus grande renommée d'ignominie sur le nom d'Espagne; ceux qui, par leur silence, ont tout approuvé auront leur part de honte! L'humanité civilisée n'a pas à les absoudre malgré qu'ils aient nié leurs actes. Les faits nous démontrent que les plus lâches sont en même temps les plus féroces quand ils se trouvent devant des victimes sans défense et qu'ils sont sûrs de l'impunité. Aussi nous ne nous fatiguerons jamais de dénoncer les inquisiteurs modernes à l'humanité civilisée et aux hommes professant des sentiments nobles et généreux.

Jugez, hommes qui aimez un idéal de perfection, et pensez que nous sommes victimes de professer des idées libertaires mais non d'un crime, qu'on nous attribue lâchement.

Jugez, avec les sentiments de l'homme digne et non pas avec le critérium qui régit la justice administrative!

Un jour viendra où l'humanité nous rendra justice et où l'exécution la plus terrible rejallira sur nos bourreaux.

Salut à vous, hommes libertaires! Que notre injuste sort n'arrête pas votre marche en avant,

vers le progrès de l'humanité! C'est notre désir.

FRANCISCO LÉO; JUAN TORRENTO; JAIME VILELLA; JUAN CASANOVAS; FRANCISCO GALLIS; ANTONIO CEPERUELO; LORENZO CLEHIA; JUAN BATISTA OLLÉ; SÉBASTIAN SUNÉ.



Le « bon plaisir » des chats-fourrés

Ces jours derniers on a collé dans les pissotières de l'*Official* une loi qui supprime l'instruction secrète.

Le truc est peut-être beau... sur le papier, mais nom de dieu, à la pratique j'ai bougrement peur qu'il n'y ait rien de changé. Seuls, les riches qui, par maladresse, auront maille à partir avec les justiciards pourront bénéficier de la nouvelle loi.

Quant à la ribambelle de malheureux, au gibier quotidien qui sert de pâture aux chats fourrés, il sera toujours le dindon de la farce.

Mais fichtre, patientons!

D'ici peu, on recausera des résultats de la loi nouvelle, qui sûrement ne fera pas des miracles!

Une loi n'a foutre pas la puissance de modifier les mœurs d'une caste: il faut pour cela une pression autrement formidable!

Ah, si le populo mettait son grain de sel dans la question, et son poing sous le blair des juges, ça serait autrement efficace que toutes les lois pondues par les légifèreurs.

Jusqu'à-là, les marchands d'injustice continueront leur fourbi arbitraire: ils ont d'ailleurs dans leur sac à malices assez de ficelles pour faire des misères au pauvre monde, malgré toute la kyrielle de lois prétendues protectrices.

Sur ce, en attendant qu'on puisse jaspiner des résultats de la nouvelle loi, parlons des effets de l'ancienne... et ils ne sont fichtre pas rassurants pour l'avenir!

En 1896, le neuvième comptoir correctionnel de Paris administrait, par défaut, six mois de prison à un nommé Turpin.

Il n'en résulta rien jusqu'à l'autre semaine où deux bourriques de la Secrète dégottèrent un Turpin dans le faubourg Antoine, — ce n'était pas l'inventeur de la mélinite.

Le pauvre bougre fut « mossieu le bon ! »

Entoilé illico, malgré ses protestations d'innocence, on l'embarqua pour Mazas.

Y a une loi, vieille autant que le Code, qui prescrit qu'un détenu soit interrogé moins de vingt-quatre heures après son arrestation.

Mais, turellement, pendant des générations, les enjuponnés se sont torchés de cette loi!

Et donc, au bout d'une huitaine, le Turpin du faubourg Antoine fut tiré de Mazas et conduit au comptoir correctionnel pour être jugé à nouveau.

Une fois en face des trois écrevisses du comptoir, il se démena comme un enragé pour leur expliquer qu'à l'époque du délit qu'on lui reprochait il était absent de Paris et faisait le jacque au 14^e chasseurs.

Ça fut dur à entrer dans la citrouille des trois mecs! Enfin, à force de leur seriner qu'il était troubadé en 1896, le Turpin réussit à tirer les trois juges de leur roupillade.

— Ha, ha, vous étiez soldat? Et la preuve, ha, ha?

— Mon livret militaire!

— Ha, ha, où est-il?

— Chez moi, faubourg Antoine.

Le chef du comptoir se gratta le caillou, consulta son copain de droite, puis celui de gauche, après quoi il fit coller Turpin entre deux rousins et l'envoya à la pêche de son livret.

Ce fut l'affaire de quelques quarts d'heure: l'innocent fourra son livret sous le blair des juges et toutes les pataraphes militaires dont il était zébré convainquirent les trois chats-fourrés de l'innocence de l'accusé.

Quoique ça, ils délibérèrent sur son sort!

Et ça dura quelques minutes, nom de dieu!

Enfin, ils se décidèrent à l'acquitter.

Il n'en reste pas moins que ce pauvre Turpin a fait sept jours de Mazas pour la peau.

Lui en sera-t-il tenu compte?

Ah ouat, il peut se considérer comme bidard d'en être quitte à si bon marché!

Selon la formule, on lui aura seriné en le foutant dehors: « Tâchez de ne pas recommencer!... »

—O—

Autre erreur, — toujours panachée d'arbitraire:

Il y a trois semaines, à Cannes, sur les deux heures du matin, deux roussins envahissaient un garnot et, sans explications, entoilèrent un pauvre fiston de 18 ans, Grosso Richetto.

Les bourriques collèrent le pauvre au violon et l'y laissèrent moisir pendant trois grands jours; après quoi, ne sachant comment s'en débarrasser, ces crapulards l'expédièrent à Grasse où on le boucla à la prison.

Au bout d'une quinzaine on s'aperçut que le pauvre bougre était toujours là.

Qu'en faire?

A tout hasard on le conduisit au comptoir d'injustice.

Le jugeur en chef ne sachant trop de quoi accuser le malheureux, se contenta de l'interroger. Le sacré chat-fourré aurait bien souhaité pincer le petit gas pour vagabondage, mais il n'y avait pas plan! Au moment de son arrestation, Richetto avait 9 fr. 50 dans son portefeuille.

Alors, force fut aux marchands d'injustice de reconnaître que l'accusé était innocent: ils le firent remettre en liberté, — simplement.

Peut-être lui a-t-on servi le cliché habituel: « Surtout ne recommencez pas ! »

—O—

Voilà, nom de dieu, les abominations qui se commettaient il y a quinze jours!

Et pourtant, il y a quinze jours, la loi ordonnait que tout inculpé soit interrogé dans les vingt-quatre heures qui suivent son arrestation.

Or, les bons bougres, il n'était pas tenu compte de cette loi!

Donc, pensez-vous que la loi abolissant le secret de l'instruction empêchera les erreurs de se produire et l'arbitraire justiciard de se manifester?

Ouiche, on verra ça quand les poules auront des dents!

A COUPS DE TRANCHET

Loufoquerie administrative. — Comme trufferie administrative, les Etats-Unis ont le pompon.

A eux le record!

Quand l'ex-président Cleveland eut rendu son tablier et passé la queue de la poêle gouvernementale au jean-foutre Mac Kinley, les éplucheurs de centimes s'aperçurent que le trésor redevait un sou, — oui, nom de dieu, un sou! — à Cleveland.

Alors, avec de grands flafas, on pondit un chèque d'un sou et on expédia un larbin le porter à l'ex-président.

Voici une loufoquerie du même calibre, — toujours aux Etats-Unis:

Le département de la guerre vient de nommer une commission d'enquête pour retrouver deux paires de chaussettes manquant dans une caisse achetée pour l'intendance de Saint-Louis, il y a plus d'un an.

Faut-il qu'ils n'aient rien de bon à foutre ces emmanchés-là!

Ah, cré pétard, si le populo avait le nez creux, il enverrait tous les ronds-de-cuir, les graille-papiers et autres sangsues budgétivores continuer leur sale métier dans cent pieds de mouscaille!

Tous marteaux... ou pire! C'est des chats-fourrés que je jaspine.

La corporation n'est pas réputée pour être farcie de types costauds, sains de corps et d'esprit: le Palais d'Injustice est une succursale de Charenton où les mieux portants d'entre les enjuponnés sont, pour le moins, rhumatisants, goutteux, gâteux, baveux, véroleux.

Et, mille tonnerres, ça ne les empêche pas de juger, — au contraire!

Grâce à leur gâtisme, ces birbes ne voient pas tout ce que leur métier a d'odieux: ils jugent... sans savoir!

Ainsi, malgré que ses supérieurs fussent complètement fixés sur le loufoquisme carabiné du

4

jeueur Rempler qui, depuis plus de dix-huit mois avait une sacrée araignée dans le plafond, ils le laissaient à son poste.

Et ce fou décidait de la liberté et de la vie d'une kyrielle de malheureux !

Et il en déciderait encore si, l'autre jour, il n'avait eu l'idée de faire le saut du troisième étage, par la croisée de son cabinet.

Ce n'est qu'après sa mort que sa folie a été avouée !

Or, des types bien tuyautés affirment que d'autres jageurs sont aussi maboules que l'était Rempler, — et on ne les empêche pas de juger !

Qu'on vienne encore nous baver de l'infailibilité de la justice.... On est fixé, nom de dieu !

.....

Pour le pognon ! — Le microbe de la discorde humaine, c'est ce maudit pognon.

S'il y a des chichis sur la boule ronde, des chaudières, des mangements de nez, des étripelements et des surinages, la cause en est au sacré distinguo du tien et du mien.

Encore deux preuves à la clé :

Primo, à Lons le Saulnier, deux frangins, Henri et Edouard, se prirent de bec, — toujours pour question de galette ! A bout de salive Edouard attrapa un couteau de cuisine et fonça sur Henri qu'il a à moitié tué. Turellement, Edouard a été fourré au bloc, — et ce n'est pas ce qui refiche Henri sur ses pattes !

Deuxième : un campluchard de Saint-Bérain, près du Puy, François Glaize, âgé de 58 ans, était en bisbille, — toujours pour question d'argent ! — avec sa femme et l'un de ses fils, âgé d'une trentaine d'années. Au cours d'une discussion, plus violente que les autres, le père a sauté sur son fils et l'a tué net, puis, épouvanté, il est allé se pendre !

L'amour du pognon n'en fait jamais d'autres !



Je parierai bien une belle bouze de vache contre le portefeuille du jean-foutre Méline que ce que je vas dégoiser vous est arrivé aussi bien qu'à moi ?

« Quoi donc ? vont dire les camaros ? »

Dam ! la réponse que vous font un tas de gourdifflots quand, jabottant de l'idéal anarcho, vous affirmez que les individus doivent être égaux sans distinction de sexe, d'âge, de nationalité, d'aptitudes et de tempérament.

— C'est très beau, vieux ! ce que tu débites, font les couillons, mais reluque ces cinq doigts (ils montrent la patte), pas un n'est pareil, c'est kif-kif pour les individus. A quoi bon l'époumonner : ce que veulent les anarchos n'est ni juste, ni possible, ni naturel.... »

Et, là-dessus, ces pauvres andouilles se rengorgent, se figurant nous avoir cloué le bec en accouchant de quelque chose d'irréfutable.

Tandis qu'ils se gourrent tout bêtement et qu'en fait de doigt ils s'en fourrent un dans les mirettes d'une longueur démesurée.

Bien que comparaison ne soit pas raison, prenons donc celle des cinq doigts de la main avec les individus d'un groupement social :

Et foutre, nous allons voir que, tout à l'envers des prétentions des loufoques en question, la main est l'emblème d'une société communiste anarchiste.

Ne vous récriez pas, viédaze ! De même que les cinq doigts, les individus sont inégaux physiquement et intellectuellement ; leurs aptitudes ne sont pas les mêmes, les fonctions différentes, — mais elles sont équivalentes ! Et c'est de cette diversité que naît l'agilité de la main et l'harmonie de la société.

Ce qu'ils seraient gourdes nos pauvres battoirs si nos cinq doigts étaient tirés au même calibre ! C'est pour le coup qu'on serait adroit de ses arptions, autant qu'un cochon de sa queue et, pour la moindre bricole, y aurait pas moyen de moyenner.

Pareillement, si tous les individus étaient coulés dans le même moule, égaux en force et en intelligence ce serait comme des dattes pour venir à bout de la plus minime entreprise !

Comment pourrait-on se nipper, bouffer, masser avec cinq pouces ou cinq index ? Ces doigts égaux se gêneraient bougrement dans les entournures.

De même, on ne pourrait pas quiller une pièle sur ses quatre murs si tous étaient tailleurs ou te coller un complet sur le poil chacun étant maçon.

Comme les doigts de la main s'aident récipro-

quement, la longue liste des métiers, qu'un kilomètre de papier ne suffirait pas à énumérer, est indispensable pour que tous et chacun aient le vivre, le gîte et le couvert assurés.

Par ce qui précède on voit que pour ce qui est de la production, ça va à peu près kif-kif entre les doigts et les personnes. J'excepte, bien entendu, ceux qui n'en foutent pas une secousse : ceux-là sont les parasites, les branches gourmandes de l'arbre social.

En son temps, Jésus de Nazareth les vouait au séateur !

— 0 —

Si, maintenant, nous établissons un parallèle pour ce qui est de la consommation entre les doigts et les individus ?

Cette petite opération cérébrale nous prouvera que la main est communiste et anarchiste et que la société a besoin de le devenir :

La même qualité de sang circule aussi bien dans un doigt que dans l'autre et quant à la quantité — eu égard à celle qui va et vient dans tout l'organisme humain — chaque doigt a sa part correspondante.

En est-il ainsi pour les humains ?

Macache ! Les uns ont plus de plats que d'appétit et les autres plus d'appétit que de plats ; les premiers s'empiffrent de bonne boustifaille à s'en faire péter la sous-ventrière tandis que les seconds serrent d'un cran leur ceinture.

Parmi les doigts, le pouce et l'index sont ceux qui turbinent le plus. Mais ce n'est pas une raison pour qu'ils accaparent tout le sang et autres éléments vitaux, sans rien laisser aux autres doigts. Pas du tout ! Les trois autres doigts ne sont pas oubliés dans la distribution, parce qu'ils sont plus débiles et moins aptes : tous, égaux en droit, sont unis par la solidarité !

Dans la société, c'est une autre paire de manches, bon dieu ! Le plus fort et le plus rusé dominant ; ils pèsent de tout le poids de leurs écus sur les pauvres et les faibles sans que ceux-ci aient plus tort de leur être inférieurs en voies et moyens que l'auriculaire et l'annulaire d'être inférieurs en taille et en grosseur à l'index et au pouce.

Le moindre bobo nous fait souffrir ; pour apporter un soulagement à la part endolorie n'envoyons-nous pas nos cinq doigts y porter les cataplasmes ? Si, au contraire, dans un quelconque patelin s'amène une peste, — mauvaises fièvres, choléra ou épidémie n'importe laquelle, — comme celui qui a la sacoche bourrée de picailleurs a tôt fait de déguerpir pour des rives meilleures, il ne s'occupe pas plus que d'une merde de chien du pauvre bougre qui, non seulement ne peut pas se fuiter, mais qui n'a même pas la ressource de bien se garnir les tripes pour faire la nique à l'épidémie.

Maintenant si, au lieu d'un bobo, c'est une bonne chose — comme qui dirait caresser le menton d'une jolie fille — tous les doigts sont de la fête et il ne vient pas à l'idée de nul ostrogoth de priver l'un ou l'autre de sa part de plaisir.

Dans la société humaine, c'est plus la même turelure : les richards ont toutes les jouissances, les prolos toutes les douleurs. Pour les uns sont les succulents biftecks, les picolos généreux, les putes huppées, les belles turnes, les frusques douillettes... Pour les autres, la vache enragée, le château-la-pompe, les guenilles, les taudis infects, sinon la belle étoile !

La misère noire d'un bord, l'oisiveté dorée de l'autre.

Des fêtes sans fin dans les turnes princières des jean-fesse de la haute, tandis que dans les cahutes ouvrières le chômage, la gêne, la maladie, les soucis du boulanger et du terme sont sempiternellement à l'ordre du jour.

D'un côté, le développement cérébral, les secrets de la science, les jouissances artistiques, de l'autre la crasse ignorance du Moyen-Age.

Il y a donc un foulu contraste entre les classes de la société d'une part et d'autre part entre cette société actuelle et la main que des nigaudins nous donnent comme un échantillon d'inégalité ;

Tandis que la société anarchote sera comme la main, y a pas d'erreur, mille charognes ! La diversité des aptitudes et des fonctions amènera l'harmonie d'ensemble, le vrai communisme libertaire.

Et foutre, ceux qui auront une fois tâté la chose se demanderont comment il pût exister, dans les temps anciens, une humanité assez loufoque où les uns se crevaient à produire pendant que d'autres ne prenaient que la peine de s'empiffrer pire que des pores.

C'est pas ces bougres-là qui mordront à la fable charentonnaise des membres et de l'estomac que débita autrefois le jean-foutre Ménéfius Agrippa aux prolos romains en grève générale sur le Mont Aventin.

LE PÈRE BARBASSOU

PETIOTES JOIES

De ci..., de là !...

— Mon ami, quand on veut du travail, on en trouve.

— Donnez m'en !...

— Ah ! mon pauvre garçon ! je n'ai besoin de personne... Et il y en a cent d'inscrits avant vous.

×

Un journaliste. — L'« opinion publique » dit « bleu ! »

Un deuxième journaliste. — Pardon, l'« opinion » dit « blanc... »

Un troisième. — Vous vous trompez, elle dit « rouge. »

Un quatrième. — Quelle erreur, elle dit « tricolore. »

Bibi. — Si nous allions la consulter ?...

Tous, ahuris. — Vous savez donc où elle perche ?

×

LOGIQUE COLLECTIVISTE. — Les anarchistes prétendent que les poissons vivent dans l'eau, Les bourgeois l'affirment également, Donc les anarchistes sont des bourgeois !

×

EMBAUCHAGE. — Un patron bistrot. — Votre casier judiciaire ?

— Voilà.

Le patron. — Bon !... Venez à la cave avec moi... Je vais vous expliquer combien vous devez mettre d'eau par litre de vin.

Le Malfaiteur de semaine :

GEORGES-GEORGES

BABILLARDE AMÉRICAINE

Saint-Louis (Missouri).

Mon vieux Peinard,

Les idées anarchotes prennent de l'extension aux Etats-Unis et si leur développement n'a pas été plus rapide c'est que les propagandistes de langue anglaise ont, jusqu'ici, été trop clairsemés.

Il nous faudrait beaucoup de copains de la trempe d'Emma Goldman qui, actuellement, fait une sacrée propagande partout où elle passe.

La copine est infatigable ! A peine sortie de la prison de Blackwell Island, dans l'état de New-York, où elle a moisie près de deux ans, elle s'est remise à la propagande. Elle avait été condamnée pour avoir eu la langue trop longue : dans un meeting de travailleurs elle parla trop violemment... et pour prouver que la liberté de parole existe, dans la « libre Amérique », à peu près aussi peu que dans les monarchiques et républicains patelins d'Europe, on la ficha au bloc.

Emma Goldmann est d'origine russe et de parenté juive, mais il y a belle lurette qu'elle a renié toute religion pour se déclarer athée.

Grande, bien prise, frisant trente-cinq ans, elle a riche allure à la tribune : elle a la parole vibrante, le geste ample et parle avec facilité et éloquence, tant l'anglais que l'allemand. Aussi, a-t-elle eu un succès pyramidal dans la tournée de propagande qu'elle vient d'effectuer dans les villes du continent américain.

Le but immédiat d'Emma Goldmann est de créer une profonde agitation en faveur du camarade Bergmann qui subit 25 ans de travaux forcés pour avoir, en 1892, tenté de fricasser le garde-chiourme Frick, directeur des usines métallurgiques de Carnégie.

L'exploiteur Carnégie, chameaucrate soixantedix fois millionnaire, et qui se fait une gueule de philanthrope, voulut, à l'époque, serrer la vis de ses prolos des bagnes de Homestead, dans l'état de Pensylvanie. Comme les bons bougres ne voulaient rien savoir, cette carne de Carnégie racola une bande de Pinkerton, policiers volontaires, à la solde du capital qui les embaucha, et les fit rappliquer à Homestead. Sitôt arrivés, les Pinkerton firent merveille : ils fusillèrent les grévistes désarmés et en déquillèrent une ribambelle.

C'est alors qu'exaspéré par les crimes de Car-

néglige et de Frick, Bergmann tenta de fricasser un des instigateurs de ces crapuleries.

Depuis, le pauvre gas est au clou !

Et Emma Goldmann se démanche pour le faire libérer.

Ce qui ne veut pas dire que, dans ses conférences, elle se borne à causer sur Bergmann. Dans sa dernière tournée — qui avait aussi pour but de raviver le souvenir de l'exécution des anarchistes de Chicago — elle a parlé dans un esprit de propagande générale. Lucy Parsons, la femme d'Albert Parsons, l'un des assassinés de Chicago, l'a accompagnée. Elle aussi est une vigoureuse propagandiste ! Depuis la mort de son mari elle n'a pas cessé de fustiger énergiquement la séquelle capitaliste et gouvernementale et de rappeler à ces jean-foutre qu'ils ont assassiné un innocent.

Outre l'exposé, clair et brillant de nos idées, Emma Goldmann en pince pour croquer la police et il n'y a pas de réunion où de façon farameuse elle ne se foute de cette racaille, — ce qui a le don de faire rire jaune les roussins, toujours nombreux à ses meetings.

D'ailleurs, mon vieux Peinard, pour que les copains se fassent une idée du jaspinage d'Emma Goldmann, je te résume, tant bien que mal, une des conférences qu'elle a faites à Saint-Louis, devant une salle comble et aux applaudissements frénétiques du populo :

« La masse, dans son ignorance absolue, ignore le pourquoi de son existence.

Quelle est la raison d'être de l'humanité, sinon de jouir des beautés et des richesses de la nature ?

Cette jouissance, les êtres humains l'ont-ils ? Si oui, ils doivent être satisfaits et heureux, — si non, ils ont été volés de leur légitime héritage et leur droit est de le réclamer.

Ce dernier cas est le vrai ; or les hommes réclament-ils ?

Peu l'osent ! Quelques-uns seulement ont cette audace, — les anarchistes ! Et ils sont haïs, traqués, mitraillés, mis en prison ou pendus... Tout cela pour punir leur témérité.

Quant aux autres, esclaves des monopoles, peureux qui se soumettent et rampent, ils manquent du courage viril pour faire entendre leur pensée et réclamer ce qui leur appartient justement.

La Religion, quelle que soit l'étiquette dont elle s'accoutre, a toujours été l'infatigable alliée des monopoles dans l'oppression des travailleurs : elle serine au pauvre esclave ignorant d'exécuter les ordres du capitaliste, d'obéir aux lois... et de craindre la rôtissoire de l'enfer.

Au diable la Religion ! Si les bourdes que racontent les prêtres étaient vraies, je préférerais aller en enfer avec les camarades anarchistes qu'au ciel avec les lâches.

La loi n'est pas faite contre le riche, mais uniquement contre le pauvre qui souffre. Le riche fabrique les lois et, nécessairement, il prend soin de ses intérêts en légiférant contre le populo.

Si une mère vole un pain pour sauver ses petits mourant de faim, elle commet un crime, un outrage contre la Société, et la Société doit se gendarmiser contre cela ! Si, au contraire, une femme portant diamants et vivant dans le luxe vole dans un magasin, sans besoins réels, c'est une kleptomane, on s'apitoye sur son triste sort et elle s'en tire à bon compte. »

Ensuite, examinant tous les rouages sociaux, Emma Goldmann montre que toujours le but des institutions actuelles est : protéger le riche, écraser le pauvre !

Puis, parlant des troubles de Haymarket, en 1886, à Chicago, de Homestead, en 1892, et de Hazleton l'autre mois, elle dit :

« Ce sont de pareils crimes qui amèneront le peuple à avoir une saine compréhension de la besogne qui lui incombe. Ces tueries capitalistes ont pour résultat d'éveiller dans le cœur humain des sentiments de virilité qui y sommeillaient.

« Martin, le shérif d'Hazleton, le fusilleur des mineurs, croit-il qu'il ne trouvera jamais en face de lui que des moutons bêlants ?

« Et ses pareils, croient-ils qu'il en sera toujours ainsi ?

« N'est-il pas, au contraire, évident que les massacres accomplis par les capitalistes et leurs sous-ordres donneront aux travailleurs l'idée de s'armer, afin de résister à armes au moins égales, sinon supérieures ?... »

Comme il est question de faire un procès au massacreur d'Hazleton, au shérif Martin, Emma

Goldmann, trouve cela dérisoire et se moque des prolos qui supposent que la loi, dont il a été le fidèle observateur, en ordonnant le massacre, se retournera contre lui.

« Il faut être fou, dit-elle, pour croire cela ! Et puis, qu'avons-nous à compter sur la loi ?... La loi, nous n'en voulons pas ! Nous sommes chacun une loi vivante et nous prenons en nous le droit de redresser les torts et les injustices qu'on nous cause... »

« Au surplus, ajouta-t-elle, si les rayons X pouvaient sonder les replis de la pensée humaine, nous serions tous étonnés du nombre d'anarchistes qui existent et s'ignorent, et à qui a simplement manqué l'occasion de percer la couche de préjugés qui leur sert de gangue. Et le système social qui nous étouffe ne ferait pas long feu ! »

Pour conclure, Emma Goldmann indique que ce n'est pas par le bulletin de vote, mais bien par la force que se transformera la société :

« Et cela viendra peut-être avant qu'il soit longtemps, clame-t-elle, car des frémissements précurseurs ont déjà secoué la société capitaliste ! »

Ah, mon vieux, fallait entendre les coups de battoir, les applaudissements frénétiques quand la copine a eu fini !

Ça me ragailardissait, crédeu !

Ah, si elle pouvait dire vrai : quelle chance si le coup de chien venait vite, je suis pressé, moi ! Ça me tarde..., afin d'en être !

UN VIEUX DE LA COMMUNE.

LE FROID

(Chanson de pauvre)

par JULES JOUY

*A travers la vitre, le froid
Me fixe, ironique et livide.
Je le regarde, avec effroi,
Se moquer de mon être vide.
« Te voilà déjà revenu,
Avec ta face de Bazile,
Froid noir, bourreau de l'enfant nu,
Du sans-croûte et du sans asile !

Tu rentres glacer mon taudis,
De givre obstruant ma lucarne !
Je l'exècre et je te maudis,
Carne !*

*Les riches, seuls, sont tes amis,
Froid aux justes inégales ;
Froid de plume, doux aux fourmis,
Froid de neige, dur aux cigales.
Brigand ! Tu reviens pour tuer
Les sans-travail et les sans-hardes ;
Pour faire se prostituer
Les ouvrières des mansardes !*

*Si je pouvais te renvoyer
A coups de trique ou de cravache,
Tu déserterais mon foyer,
Vache !*

*Va, crapule, fais tes cinq mois
Et mire-toi bien dans ta glace !
Fondant la neige sur les toits,
Un jour, Acriel prendra ta place.
Messager des cœurs de vingt ans,
Te poussant par les deux épaules,
Un beau matin, le gai Printemps
T'enverra rejoindre les pôles !*

*Croque-mort bleu-rose, il viendra
Te prendre, dans son cert carosse,
Et nul ne te regrettera,
Rosse !*

CHOUETTES RÉUNIONS

A Reims, jeudi dernier, Broussouloux et Lavergne faisaient une conférence sur l'affaire Dreyfus.

Pendant deux heures, les copains ont jaspiné sans trouble, démontrant combien d'horreurs et de saletés s'abritent sous l'étiquette patriotique :

chez les richards, ça sert de couverture à l'exploitation, — la patrie de ces jean-foutre, c'est là où on vole le mieux ! Y a que le populo qui a la nigaude d'être chauvin et, pour tout profit, il a l'avantage d'aller se faire crever au Tonkin ou à Madagascar ; à lui, la patrie ne lui rapporte que misère et mort !

La réunion était finie, chacun s'en retournait à sa chaumière, et Broussouloux et Lavergne se dirigeaient vers leur plumard quand une bande de malfaiteurs saute sur ce dernier..., c'était des roussins !

Ces animaux trimballent le gas au poste et, le lendemain, sous prétexte d'insulte au commissaire de police, on lui administre huit jours de clou.

Ah mais, c'est que la pestaille se gobe par le temps qui court !

Dans les temps moyennageux, il ne fallait pas manquer de respect à la prétraille ; c'est maintenant la rousse qui tient le haut du pavé.

Et c'est toujours le même fourbi : malheur aux sacrilèges !

Ainsi, un camarade rémois vient d'être arrêté pour insultes par le regard à dame police : il a regardé en face un mouchard qui le regardait.

Hein, c'est le cas de gueuler, en singeant Floquet : « Vive la République, mossieu ! »

A Saint-Quentin, samedi, Broussouloux s'est trouvé seul pour faire la conférence préparée, Lavergne étant resté à Reims..., contre son gré !

Douze cents personnes farcissaient le Cirque, mais les deux tiers étaient des bourgeois rappliqués pour gueuler kif-kif des bourriques : le capitaine de pompiers et le maître vidangeur conduisaient la bande.

Au début, le quart-d'œil essaya de le faire à l'intimidation, déclarant que la réunion ne serait ni publique, ni contradictoire. Broussouloux le remisa en lui fourrant sous le blair la déclaration qui portait les termes : « réunion publique et contradictoire ».

Et le populo de huer le porteur de sous-ventrière !

Après Broussouloux, le copain Massey jaspine, racontant ce qu'il a vu à Biribi et tous les bons bougres de serrer les poings d'indignation !

Au total, riche soirée pour le dégrassement des ciboulots populaires !

A Limoges, malgré les mics-macs obstructionnistes de la municipalité socialarde, y avait bougrement de populo, dimanche, à la conférence d'Henri Dhorr et tout s'est bien passé.

Deux questionneurs ont posé des interrogations au camaro qui leur a répondu gentiment.

Aux Organisations Ouvrières

Camarades,

Le Congrès corporatif de Toulouse ayant, à l'unanimité, accepté le rapport de la Commission du Boycottage et ayant émis l'avis qu'afin de mettre un frein à l'avalissement des salaires il soit fait une active propagande sur cette question, les membres parisiens de la Commission du Boycottage ont pris l'initiative de publier en brochure, le rapport présenté au Congrès, afin de vulgariser la double pratique du Boycottage et du Sabottage.

Nous espérons que votre organisation nous aidera dans l'œuvre entreprise, en propageant dans votre milieu la brochure que nous éditons. D'ailleurs, afin de la rendre d'une facile propagation et pour la mettre à la portée de tous, nous faisons un premier tirage à cent mille exemplaires, ce qui nous permet de la mettre en vente aux prix minimes suivants :

10 brochures, 0,25 ;	par la poste, 0 fr. 35
100 —	par colis postal, 2 fr. 50
500 —	— 11 fr. »
1000 —	— 20 fr. »

Les demandes de brochures doivent être adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Nous espérons, camarades, que le concours de votre organisation est acquis à ce nouveau mode d'action, — ce faisant, vous vulgariserez les décisions du Congrès de Toulouse.

Les membres parisiens de la Commission du Boycottage : Delesalle (rapporteur) ; Cumora ; Pouget.



L'église des « larmes ouvrières »

Beauval, un patelin à quelques kilomètres de Doullens est le berceau des frères Saint, les marquis de Carabas du département de la Somme.

C'est dans cette petite commune que fut pondue le grand-père de la famille : l'exploiteur numéro un. Il acheta de la toile aux tisserands du pays, camelotta, bricola, négocia, vendit, exploita... et grâce à ses pattes croches devint grand industriel.

Kif-kif les barons du Moyen-Âge qui, après avoir détrossé et pillé leurs vassaux, se foutaient la conscience en repos en construisant une boîte à curés, avec une maigre part de leurs rapines, les frères Saint ont édifié une église à Beauval : c'est une grande cabane en pierres de taille, entrelardées de briques rouges ; au-dessus du porche une grande plaque est farcie de latin de cuisine avec, au mitan, ce nom : SAINT.

Sous l'invocation de quel nom de dieu de « saint » cette turne est-elle placée ?

— Saint, l'exploiteur des pauvres ouvriers, priez pour nous !...

Les marquis de Carabas ont le dada de la bâtisse : le Château de la Navette ! la Chapelle des Amendes ! l'église des LARMES OUVRIÈRES !

Ces cochons d'exploiteurs veulent faire grand : jamais satisfaits les sales bougres.

Ainsi, n'avaient-ils pas eu l'idée de créer un bain à Beauval, dans cette petite ville où les murs sont encore salis de débris d'affiches électorales, vantant la grandeur des Carabas.

Méline, bavait à Charles Saint, le bouffegalette : « Mon cher collègue, je connais l'intérêt » que vous portez à l'agriculture... et patati et » patata, je serais heureux que vous soyez élu. »

Ah, la bonne blague, ce que les marquis de Carabas s'en foutent de l'agriculture ! Ils n'en connaissent qu'une chose : le drainage du pognon.

Et voici que, les quatre vents du ciel, rageant de voir le populo si débonnaire et si aplati sous la coupe des Saint se foutent contre eux !

L'autre jour, la tempête a emporté la charpente en fer de la toiture du bain de Beauval et les murs en construction se sont fendillés dans ce coup de tréfalgar.

Le malheur est que la tempête, aveugle comme toutes les forces de la nature, n'a pas que démantibulé le bain des Carabas : un prolo, Arthur Candas, âgé d'une trentaine d'années, a été tué sur le coup et deux autres ont été salement attigés.

Les frères Saint n'en ont pas moins très bien digéré, et mieux roupillé encore, ce soir-là !

Tandis que leurs esclaves se tuent au turbin, les chameaucrates ont châteaux, chapelets d'usines, millions en caisse, sont députés....

Et tout ça, au nom de l'égalité républicaine. Nom d'une pipe, j'espère bien qu'il n'en sera pas toujours ainsi !

Le garde-chiourme Panama

Orléans. — Les pauvres bougres de terrassiers et de maçons obligés de trimer sous la coupe de ce sale contre-coup Pont surnommé PANAMA.

Rien que ce surnom est une flétrissure.

PANAMA, ça exprime le vol permis par la loi qui régit notre infâme société : le vol au détriment de celui qui se crève au travail et à qui, en plus, on rabotte une part du maigre salaire promis.

En foutant ce sobriquet à leur sac-à-mistouffles, les ouvriers de son chantier prouvent combien ils l'ont dans le nez ; ils veulent, en même temps, donner à comprendre que le rossard est aussi canaille qu'un chéquard..., ce qui n'est pas peu dire !

A force d'être le chien de garde des exploiters, PANAMA est devenu l'ennemi des travailleurs, ses anciens copains, au même titre que le bourgeois le plus infect.

Le singe qui lui confie le soin de transformer ses chantiers en bain est un gros entrepreneur de Paris, un de ces exploiters marioles qui savent qu'à force d'être tondus, les moutons populaires sont susceptibles de devenir, de temps à autre, quelque peu dangereux pour la peau des tondeurs.

Aussi, pour éviter de recevoir des gnons ces exploiters ne montrent jamais leur groin à leurs

esclaves. Ils cherchent, dans la catégorie des mufles dont on fait les sergots, les cognes et les gardiens de prison un rude salopaud et le bombardent garde-chiourme.

De la sorte, ces capitalos roublards ont tout le bénéfice de l'exploitation, sans en courir les risques.

C'est ce qu'a fait le singe à PANAMA !

Et, nom de dieu, le mec ne pouvait mieux choisir son complice. Il lui a confié un chantier où on besogne pour la compagnie du P. O. Pour six sous de l'heure il faut mouiller sa liquette toute la journée.

Mille dieux, si encore il n'y avait que le boulot, ce serait supportable, mais le plus canulant c'est d'entendre gueuler, sans interruption et sans raison, cet abruti de PANAMA.

Pour la paye, c'est autre chose : la sainte-touche n'a lieu que tous les mois et les acomptes de la quinzaine ne doivent pas dépasser douze balles ; en outre, chaque prolo doit toujours avoir un mois d'arriéré. De cette façon, les pauvres bougres, obligés de prendre à crédit en attendant la paye, sont d'abord volés par leurs fournisseurs et aussi par leur singe qui se sert de leur belle galette sans payer d'intérêt.

Mais, si les prolos qui ont affaire à des galeux de ce calibre leur rendaient la pareille ?

C'est très faisable : le sabotage est là pour un coup !

Grève de votards !

Draguignan. — L'autre dimanche, le troupeau électoral était convoqué pour se coller des juges consulaires sur le râble.

Mais foutre, le populo commence à avoir les pieds nickelés : il se rend compte que des juges-fonctionnaires ou des juges-élus, c'est kif-kif bourriquet.

Aussi, ce qu'il y a eu purée de votards !

Dans la circonscription de Draguignan sur 1.341 inscrits, y a tout juste eu 254 votants.

Dans la circonscription de Fréjus 608 inscrits et 70 votards et dans celle de Saint-Tropez 65 sur 189 inscrits.

Le plus bath a été dans la commune d'Aups : personne n'a voté !

Nom de dieu, voilà qui prouve que le populo ne coupe plus !

Mauvais présage pour les candidats aux élections d'avril. Il est vrai que les types auront la ressource de payer à boire aux électeurs en récompense de leur vote : de cette façon, une foultitude de prolos qui ne se dérangeraient pas pour envoyer un bouffe-galette à l'Aquarium, se dérangeraient pour se faire rincer la dalle.

Et, une fois de plus, il sera prouvé que le suffrage universel n'est rien autre qu'une sacrée putainerie !



Angleterre. — L'interminable parlotte, emmanchée il y a trois semaines, entre délégués des ouvriers et des patrons mécaniciens a tourné en eau de boudin.

C'était à prévoir ! Avec la mauvaise foi qui caractérise les capitalos, les singes n'avaient accepté la discussion que dans l'espoir de rouler les prolos, ou tout au moins de les décourager.

Ces charognards ont-ils réussi ?

Il n'y paraît pas !

En effet, un référendum vient d'être emmanché pour savoir si les mécaniciens doivent continuer ou cesser la grève.

Et, nom de dieu, jamais il n'y a eu si épatainte unanimité pour la grève ! Sur 54.000 grévistes, il y a eu tout juste 530 pisse-froids qui ont demandé à reprendre le collier de misère à n'importe quelles conditions. Ces foireux-là ont désormais du pain sur la planche : qu'ils s'embauchent donc pour lécher le croupion et sucer les doigts de pied aux capitalos, c'est le seul turbin qui s'accorde à leur platitude !

Mais, cré pétard, combien rares sont ces niguedouilles ! 53.413 bons bougres se sont prononcés pour la continuation de la lutte. Dans les grands patelins de métallurgie, l'énergie des grévistes s'est catégoriquement manifestée : à Leeds, sur 2.116 grévistes, il n'y a eu que 6 chiasseurs, partisans de la reprise du travail ; à Sheffield, il y a eu 22 foireux sur 7.809 ; à Birmingham, 14 sur 6.555 ; à Glasgow, 72 sur plus de 13.000.

— C'est fort bien, vont ruminer les copains,

mais qu'en va-t-il résulter ? Qui veut la fin doit vouloir les moyens !...

— Les gas, vous avez bougrement raison ! Je pense que les grévistes ont un tantinet envisagé la question et qu'ils sont d'humeur à foutre les pieds dans le plat.

C'est d'ailleurs ce que semble craindre la bourgeoisie anglaise : elle flaire le grabuge, car elle se doute bien qu'après les six mois de grève qu'ils ont enduré les mécaniciens ne vont pas courber l'échine et rentrer aux bagnes, kif-kif des petits garçons à qui on a foutu la fessée.

Aussi, y a beaucoup de richards qui blâment les patrons et aboulent du pognon aux grévistes, moins par sympathie réelle que pour les empêcher de se foutre en colère.

Ces jours derniers, la caisse de la grève sonnait le creux : il n'avait plus qu'un million en réserve, juste de quoi tenir une semaine ! Mais voici qu'on annonce une grêle de picailleurs... et on suppute que, pour la Noël, il y aura dix millions de souscriptions versées !

Qu'on pense de cette guerre entre prolos et patrons, à coups de millions, ce qu'on voudra, il y a un fait qu'il ne faut pas perdre de vue : ce qui a fait la puissance des grévistes c'est d'avoir envoyé à la balançoire tous les politiciards, de n'avoir compté que sur soi et non sur l'Etat.

C'est une riche leçon d'initiative que nous donnent les Anglais.

Si seulement nous savions en profiter !

En Hollande, à Rotterdam, se tiendra le 25 et 26 décembre, le congrès annuel des socialistes anti-parlementaires.

Sans être théoriquement anarchos jusqu'au bout des ongles, les gas le sont pratiquement, à de légères nuances près.

Et ça fait groumer la clique autoritaire des socialos à la manque qui n'existe en Hollande que grâce au pognon aboulé par les marxistes allemands. Ces birbes ne voient dans la propagande qu'un joint pour se dénicher un fromage... de Hollande ; aussi sont-ils à cran de voir que les anti-parlementaires leur barrent la route, simplement en décaissant les ciboules populaires.

Turquie. — Il paraît que, ces jours derniers, à Constantinople, deux troubades ont essayé de faire passer le goût du sang au Sultan.

Ils ont raté leur coup, nom de dieu, le monstre vit encore, — et ça coulera chérot aux audacieux ! Le moindre supplice qui leur pend au nez est d'être empalés vivants.

Et les deux gas ne sont pas les seules victimes du type couronné — qui ne règne que grâce à la protection des gouvernements d'Europe, à commencer par notre fripouille républicaine.

Ainsi, les Arméniens trinquent toujours dans les grands prix !

Une jeune fille arménienne, accusée d'avoir remis des lettres des comités révolutionnaires aux turnes des ambassadeurs a été condamnée à la réclusion perpétuelle.

Les ambassadeurs ont supplié les grosses légumes turques, en faveur de la jeune arménienne, mais on les a envoyé rebondir et la pauvre reste au bloc.

Y a pas à tortiller : dans toutes les abominations dont, depuis trois ans, la Turquie a été le théâtre, — massacres d'Arméniens, pillages, incendies et viols, — les gouvernements européens sont de mêche.

Cette racaille est aussi coupable que le Sultan !

Et c'est foutre pas peu dire !

OHÉ, LES BONS FIEUX

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

Père Peinard

Pour l'année crétime 1898

(AN 106 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite ; Ruminades sur le calendrier ; Dévidage des mois ; Pluie d'étoiles, éclipses et marées ; les Saisons ; le Père Peinard, chanson du populo, avec la musique ; les Cabots de la haute ; le Sabottage ; la Fabrication de l'or et des pier-

rières; l'Inquisition moderne en Espagne; les Hordes de triarcteurs; Sergot, poésie; le Distinguo du « tien » et du « mien »; A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique; l'Autorité tue l'Amour; le Pacte de Famille.

GRAVURES. — Liberté! l'Automne; l'Hiver; le Printemps; l'Été; Rien pour tous, tout pour un (extrait du "Postillon" de Munich); le Veau d'or; le Pédaleur et le Capitalo (extrait de "The Comming Nation", journal de la colonie Ruskin); l'Inquisition: la noyade, le fouet et le bâillon, le grillage des chairs, l'arrachage des ongles, l'écrabouillage des parties sexuelles; Germinial! Gessler vit encore! dessin de Roddel; la Misère en gibus et en redingote; le Paysan, dessin de A. Willette; le Mariage moderne; le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du "Cri de Paris").

PRIMES AU GRAND ŒIL. — SUR LEUR DEMANDE LES ACHETEURS DE L'ALMANACH RECEVRONT PENDANT UN MOIS, LES TEMPS NOUVEAUX, LE PÈRE PEINARD.

EN OUTRE, L'ALMANACH CONTIENT UNE INVITATION A L'ŒIL POUR LE THÉÂTRE CIVIQUE.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Grande Fête familiale du Réveillon

Bibliothèque sociale de Montmartre
2, rue d'Orchamps

Dans la nuit du 24 au 25 Décembre

A 9 heures du soir, causerie par le camarade Brunet sur « l'Idée religieuse »;

Chants et poésies, avec le concours de Paul Paillette et de plusieurs poètes du Conservatoire de Montmartre.

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Samedi 18 décembre, conférence par Léon Leclerc.

Sujet : De l'individualisme.

Dimanche, de 2 h. à minuit, chants et poésies.

Samedi 25, conférence par Murmain.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du "Père Peinard" ou chez Lille, rue Durantin.

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réunissent le samedi à 9 h., salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

Samedi 18, causerie par les camarades Roger sur « le rôle de la femme dans la société actuelle », Prost sur « l'influence du milieu et la campagne électorale ».

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationales. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Genève.

— Groupe Communiste du XIV^e. Réunion tous les dimanches, à 3 h., 51, rue de l'Ouest.

— Groupe des X^e et XI^e arrondi. Lundi soir, 3 décembre, à 8 h. 1/2, avenue Parmentier, 164, salle Belpaire.

Lundi 20, à 9 h., conférence par le compagnon Murmain sur les préjugés révolutionnaires.

Le vendredi 24, à 9 h., réunion du groupe, salle Salzac, 3, boul. Magenta, en face la Bourse du Travail. Allocution par le compagnon Prost. Chansons libertaires et tombola.

Les collectes et souscriptions sont reçues par Boala, 19, rue des Trois Bornes.

Banlieue

IVRY-SUR-SEINE. — Le Groupe libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac.

GENNEVILLIERS. — Les libertaires se réunissent le jeudi, à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Province

LYON. — Les libertaires sont invités à se rendre dimanche 19 décembre, à 5 h. de l'après-midi, place Voltaire, rue Paul Bert.

Prière d'être exact, afin de savoir le lieu de rendez-vous.

Ouverture de la bibliothèque.

JAILLEU-BOURGOIS. — Rendez-vous des camarades de la région chez Faure, restaurateur, route de Grenoble, à Domarain, le vendredi 24 décembre, de 7 heures à 8 heures du soir.

Causeries, chants et monologues.

LILLE. — Travailleurs des bagnes industriels, exploités de toutes espèces, nous vous convions, pour le dimanche 21 décembre, à l'estaminet de la Liberté, rue de la Vignette, à la réunion du Groupe libertaire. Un camarade fera une causerie sur la « république des égaux ».

REIMS. — Le camarade Fourdrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

SAINT-QUENTIN. — Les journaux et toutes les publications anarchistes sont en vente chez le camarade Massey, 6, rue du Jeu de Paume, qui crie en ville et porte à domicile.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

LIMOGES. — Le camarade Barian, 3, boul. Saint-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.

On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.

— Le groupe, la Jeunesse Libertaire, se réunit tous les dimanches, à 2 h. 1/2, 3, place du Champ de Foire, restaurant Brousseau. A chaque réunion, causerie par un camarade, chants, poésies révolutionnaires.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

TROYES. — Montperrin, rue de Gournay, 65, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

NIMES. — Les libertaires se réunissent le dimanche, bar et café de la Terrasse, rue de l'Arc Dugras, à 8 h. du soir.

Les dimanches, soirée familiale.

— Le "Père Peinard", l'"Almanach du Père Peinard" et les journaux, brochures, revues ou chants libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 7 h. 1/2, café de la Terrasse.

— Les groupes libertaires réunis organisent pour la nuit du 24 une grande fête libertaire au profit de la propagande.

Plusieurs chants inédits seront donnés à cette occasion.

ARLES. — Ceux d'Arles et des alentours que la question sociale passionne sont priés de passer chez le camarade Gilles, 1, rue de la Trouille. Ils y trouveront journaux et brochures libertaires.

AMIENS. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion de tous les camarades, au Cent de Piquet, faub. du Cours.

MARSEILLE. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Réunions de copains les jeudis, samedis et dimanches, à 9 h. du soir, bar Ginovesi, rue Loubon.

LE MANS. — Les lecteurs du "Père Peinard", des "Temps Nouveaux" et du "Libertaire" se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

TARARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les "Variations guesdistes".

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

— La "Ligue sociale libertaire liégeoise" organise une fête amicale pour la Noël, avec cotisation de 50 centimes.

1^o Chants et déclamations; 2^o Conférence par Georges Thonar.

En outre, la "Ligue" voudrait créer un lieu de rendez-vous et, pour cela, elle fait appel aux initiatives. Pour tous renseignements, s'adresser chez Schleich.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIERS. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Petite Poste

P. Tarare; R. Bézenet; H. Nantes; C. Roubaix; N. Tours; Mme D. Montluçon; V. Krebs; E. Montpellier; M. Roybon; N. Alger; D. Bollène; C. Savigné; B. Annonay; D. Villefranche; O. Toulon; Coop. Lyon; B. Bourges; J. Lons le Saulnier; F. St-Denis; F. et M. Amiens; C. Reignac; V. Couilly; A. Ronen; C. Saumur; C. Arcis; V. Nîmes; B. Nantes; E. Reims; G. Carmaux; L. Orléans; P. A. Trélazé; A. Niort; M. Troyes; B. St-Marcelin. — Reçu règlements, merci.

— C. Reignac : erreur rectifiée.

— L. D. 1809 : Uzès. Ta tartine n'est fichtre pas inséparable.

— Le camarade Mouget est prié de donner de ses nouvelles aux copains de Troyes, écrire à Montperrin.

— Le camarade Segard fils demande des nouvelles du copain qui a fait son service militaire avec lui à Beauvais. Répondre 223, route de Rouen, Amiens.

— L. V. Pourcieux : la troisième chanson n'est pas encore parue, sera expédiée dès sa publication.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD :

Reignac, une amie de Peinard, 0 25. Les camarades de la Seyne : l'émancipateur 0 50, N'en faut plus 0 30, Sus à l'autorité morale 0 30, Ravachol 0 20, Fouque 0 50, Révolution 0 20. Total 2 fr.

Par Gaudet, Avignon, 4 fr., par Cadeaux, Grenoble, 2 90 (remis par le "Libertaire").

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1896 et 1897, l'exemplaire, 0,25; franco, 0,35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemp.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ART ET LA RÉVOLTE, par Pelloutier.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

DÉPENSE D'ÉTIÉVANT.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Kropotkine.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemp.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemp.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

LES PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1 fr. 25.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8^o, 5 francs.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

LA DOULEUR UNIVERSELLE, par Sébastien Faure.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LES INQUISITEURS D'ESPAGNE, par Del Marmol.

PHILOSOPHIE DU DÉTERMINISME, par Jacques Sautarel.

LA PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE PROFESSIONNEL, par Hamon.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LE SOCIALISME ET LE CONGRÈS DE LONDRES, par Hamon.

ŒUVRES DE BAKOUNINE.

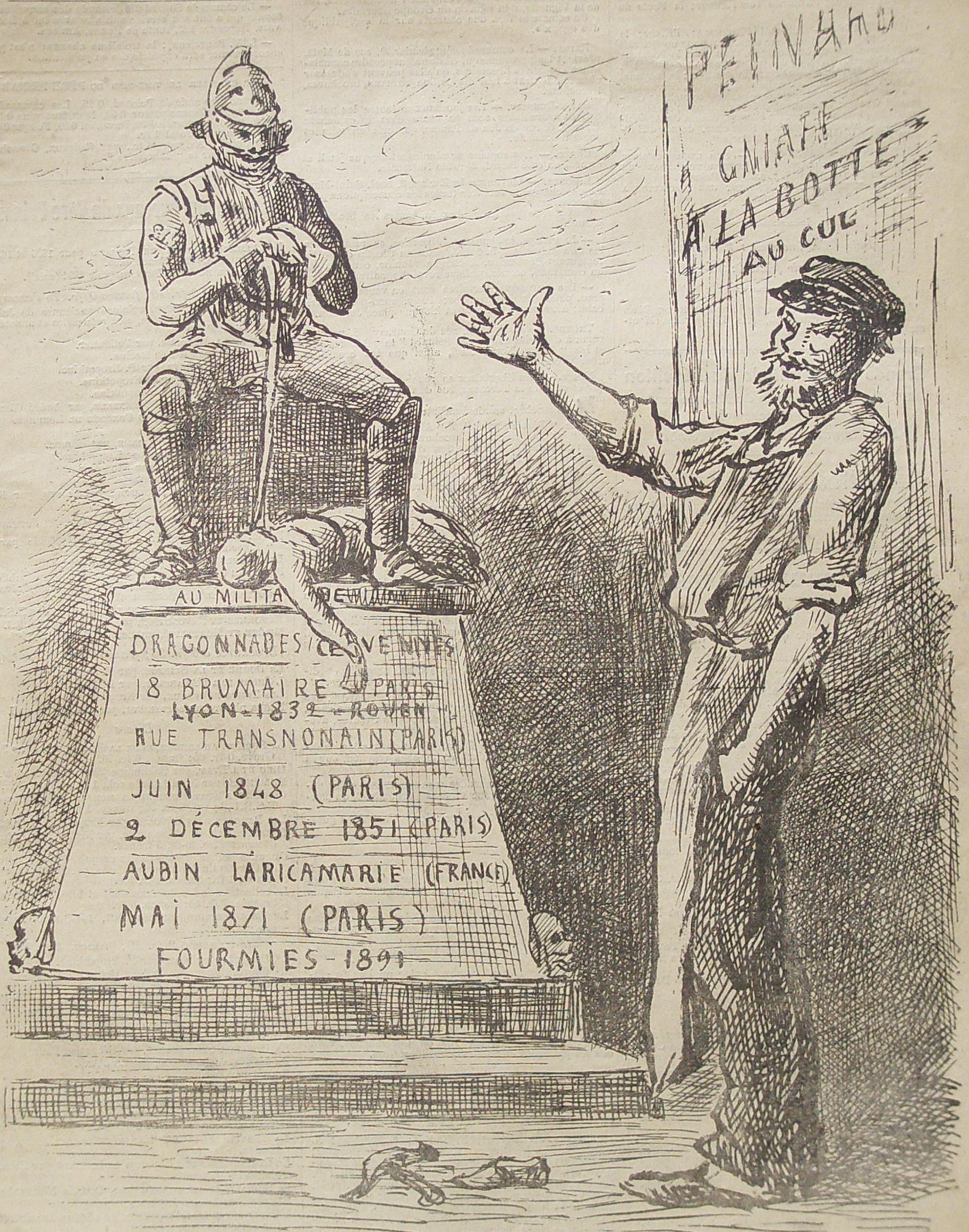
LE SOCIALISME EN DANGER, par Doméla Nieuvenhuis.

SOUPES, per Lucien Descaves.

L'ÉVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDÉAL ANARCHIQUE, par Elisée Reclus.

Le Gérant : C. FAVIER.

Imp. C. Favier, 15, rue Lavieuville, Paris.



L'honneur de l'armée!... Ah c'est du joli... On en parle tant que j'ai lâché le lire-pied pour me foutre sculpteur...
Beluquez mon boaiot!